



Nicola Panichi. Plutarchus redivivus ? La Boétie et sa réception en Europe

François Rigolot

Volume 33, numéro 2, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1106582ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v33i2.15296>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)

2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rigolot, F. (2010). Compte rendu de [Nicola Panichi. Plutarchus redivivus ? La Boétie et sa réception en Europe]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 33(2), 125–127. <https://doi.org/10.33137/rr.v33i2.15296>

Book Reviews / Comptes Rendus

Nicola Panichi.

Plutarchus redivivus ? La Boétie et sa réception en Europe.

Traduit de l'italien par Jean-Claude Arnould.

Paris : Honoré Champion, Études et Essais sur la Renaissance 73, 2008, 155 p.

Les seizièmistes connaissent les travaux critiques de Nicola Panichi, titulaire de la chaire d'Histoire de la philosophie de la Renaissance à l'Université d'Urbino. Le présent ouvrage, déjà publié sous son titre italien, *Plutarchus redivivus ? La Boétie e i suoi interpreti* (Naples : Vivarium, 1999), était accompagné d'un facsimilé de la première version italienne du *Discours de la Servitude volontaire*, effectuée par Cesare Paribelli pendant son emprisonnement à la fin du dix-huitième siècle. Il est dommage que la « Prefazione » politiquement chargée du « Citoyen éditeur » qui présentait cette traduction en 1799 ne soit pas reproduite ici car elle en dit long sur les sentiments républicains qui motivaient alors une telle publication. Elle aurait permis, en outre, de mieux comprendre les commentaires de Mme Panichi sur la réception de la *Servitude volontaire* en Europe puisque, selon elle, le « destin moderne » du pamphlet daterait justement de cette traduction napolitaine.

Grâce à la version française très lisible qu'offre Jean-Claude Arnould, seizièmiste français bien connu, nous pénétrons dans la vaste histoire de la réception d'un discours qui exhorte les peuples asservis à refuser de se soumettre aux dictateurs et à prendre leur destin en main. On comprend alors à quel point ce texte a pu séduire et motiver une exploitation politique à certains moments décisifs de l'Histoire comme la Révolution française, les luttes ouvrières à Lyon et à Paris en 1835, la révolution de 1848, enfin la libération du fascisme et du nazisme.

Après avoir rappelé les circonstances de la publication du *Discours* — l'édition Coste de 1727 porte pour la première fois le nom de l'auteur, Mme Panichi nous retrace les grandes étapes de l'histoire éditoriale d'un texte jugé souvent dangereux. On notera en particulier le témoignage de Jacopo Corbinelli, précepteur du duc d'Alençon puis « lecteur » d'Henri III (22–23) et la réfutation que se crut obligé de faire un humaniste modéré comme

Henri de Mesmes (30–33). La figure de Guillaume de Lur-Longa, conseiller au Parlement de Bordeaux, est également évoquée pour le rôle d'intermédiaire que joua ce magistrat entre La Boétie et Montaigne. On nous rappelle que la première édition séparée de la *Servitude volontaire* date de 1577 et paraît chez Jean Mouchar à Reims. Une somme imposante de détails sur la circulation des manuscrits et leurs publications anonymes et partielles se trouve rassemblée alors à la suite des travaux de Malcolm Smith, Anne-Marie Cocula, Alain Legros et Michel Magnien.

À la fin du seizième siècle, l'éclipse que connaît l'ouvrage s'explique d'abord par l'utilisation abusive qu'en font les monarchomaques protestants à la fin des années 1570, puis, paradoxalement, les Ligueurs après l'assassinat d'Henri III en 1589. On s'en arrachera au contraire le manuscrit au siècle suivant (Richelieu devra payer cinq pistoles pour en avoir une copie). Mais c'est surtout avec le XVIII^e siècle que la pensée de La Boétie devient importante alors que se propage un idéal de libération politique contre la monarchie absolue, même si cet idéal se trouve détourné par Marat qui recommande la dictature pour achever la révolution (50). L'édition que procure Lamennais en 1835 embrasse la vision progressiste de l'humanité à laquelle se rallieront des éditeurs aussi différents que Charles Teste, Pierre Leroux et Auguste Vermorel. Il serait trop long de reproduire ici l'ensemble des jugements portés sur la *Servitude volontaire* au cours du XIX^e siècle. La charge contre la tyrannie restera longtemps d'actualité et on la retrouve à la fois pendant la seconde guerre mondiale, dans les condamnations (en 1941, l'œuvre sera frappée d'interdit en Belgique) comme dans les éloges (en 1942, le *New York Times* fait l'éloge de la traduction anglaise de Harry Kurz où La Boétie devient « un anti-nazi de 1548 »).

Reste à expliquer le *Plutarchus redivivus* ? que choisit Mme Panichi pour titre. On a beaucoup ergoté sur l'origine de la *Servitude volontaire*, les raisons historiques s'opposant souvent aux littéraires. S'il ne faut pas exclure la répression cruelle de 1548 contre la révolte paysanne en Guyenne, il faut aussi reconnaître qu'à bien des égards La Boétie fut un « diligent élève de Plutarque » (72). Les preuves en abondent, à commencer par ce que nous suggère Montaigne lui-même (I.26., éd. Villey, 156). À l'autre bout de la chaîne d'influences on peut aussi reconnaître Giordano Bruno, contemporain de Montaigne, qui, dans le *De vinculis in genere* examine à son tour la façon dont s'impose le mécanisme de la domination. On retrouve alors la tradition plutarquienne du Colosse qui s'écroule par défaut de consentement du peuple (*Moralia* III.2, 779f–780b).

L'ouvrage se termine par une note sur l'édition de Pierre Coste (La Haye, 1727) et une copieuse bibliographie sur les manuscrits, les principales éditions, les traductions et la réception critique de 1553 à nos jours. Un Index permet de repérer rapidement les noms propres et les principaux opuscules de référence.

FRANÇOIS RIGOLOU, *Princeton University*

Stéphanie Lecompte.

La Chaîne d'or des poètes. Présence de Macrobe dans l'Europe humaniste.

Genève : Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance 449, 2009, 485 p.

Dans le chapitre III, 13, des *Essais*, « De l'Expérience », après un développement sur les usages divers des nations, Montaigne, à la recherche de la vérité, refuse de privilégier la tradition livresque sur le témoignage oral du présent ; il dénonce « la sottise qui nous fait courir après les exemples estrangers et scholastiques » :

J'allègue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle, et que Macrobe : et ce que j'ay veu, que ce qu'ils ont escrit.

(*Les Essais*, III, 13 [1595], Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2007, p. 1129.)

Non que les auteurs antiques n'aient plus rien à nous dire ; leur discours reste chargé de sens et demeure fécond à qui sait l'entendre. La critique de Montaigne porte en fait sur l'usage pédant de « l'honneur de l'allégation » et non pas sur les auteurs allégués. Accessoirement, à travers les deux exemples qu'il cite dans son argumentation, il évoque deux auteurs latins, sources, sinon modèles, de son propre livre. La présence d'Aulu Gelle, à qui il emprunte diverses anecdotes et la conception générale d'une composition fondée sur l'*ordo fortuitus*, a fait l'objet d'une étude précise. Macrobe en revanche a été négligé par la critique ; il n'est pas retenu par Pierre Villey dans *Les Sources et l'Evolution des Essais*, il ne fait pas l'objet d'une notice dans le *Dictionnaire de Michel de Montaigne* et son nom n'apparaît pas dans l'ouvrage de référence de Hugo Friedrich, pourtant si attentif à la tradition lettrée qui nourrit les *Essais*. Or Montaigne ne cite pas l'auteur des *Saturnales* et du commentaire sur le *Songe de Scipion* comme un simple nom, vide de sens, « fausse fenêtre » dans un simple balancement oratoire, ni comme